

## La valise rouge

Ce matin, j'ai fêté mes 92 ans et ce soir me voilà aussi glaciale que mon vacherin d'anniversaire. C'est qu'ils n'ont pas traîné pour me fourrer dans ce tiroir frigorifié de la morgue. En même temps, je ne peux rien leur reprocher, cela fait un bon moment que c'est plutôt tendu à la maison de retraite. Quand ils m'ont trouvée inanimée sur mon lit, ils ont dû se dire « Merde encore une, nos vieux tombent tous comme des mouches ! » Je n'ai pas désiré laisser planer le doute bien longtemps ni gonfler erronément les statistiques pandémiques, je leur ai donc laissé ce petit billet doux :

*Cher personnel de la Résidence des Lilas,*

*Je voulais vous dire merci, merci pour la jolie fête de ce matin. Les circonstances étaient un peu spéciales cette année et le comité d'accueil très réduit, mais vous m'avez sincèrement fait chaud au cœur de prendre ces quelques instants de votre précieux temps pour me fêter. Vous n'imaginiez pas que ce serait ma représentation finale et vous l'avez pourtant rendue inoubliable. Merci également d'avoir pris soin de moi durant toutes ces années. Chacun de vos mots, vos regards, vos oreilles bienveillantes, vos gestes quotidiens ont été mes bulles d'oxygène depuis mon arrivée ici. Vous avez été présents lorsque ma misérable famille a préféré m'oublier et se débarrasser de l'encombrant problème que j'étais devenue. Ils n'ont jamais compris que, moi aussi, j'aurais préféré garder la souplesse et l'agilité de mes vingt ans, mais que hélas ce fichu accident a eu raison de mon corps, mais certainement pas de ma tête ! C'est d'ailleurs avec toute ma tête que j'ai décidé d'en finir. Je pense qu'il faut savoir partir au bon moment, lorsque l'on a encore les moyens de décider et d'agir. Je ne voyais guère d'issues positives dans les semaines à venir, ma vie a été bien remplie et je*

*commence à me languir de mes plus belles années et de mes plus beaux souvenirs. Il est temps que je tire ma révérence et parte retrouver mon Marcel. Une toute dernière demande, lorsque vous annoncerez ma mort à ma gentille Sara, rappelez-lui bien que je n'étais pas vieille, je n'avais même pas cent ans ! Cela lui rendra le sourire.*

*Merci pour tout, prenez-soin de vous comme vous prenez si bien soin des autres.*

*Simone... qui jusque dans son départ aura su vous surprendre !*

Je savais que ce soir Sara aurait déjà quitté la résidence lorsqu'on me trouverait sans vie. J'avais tout orchestré pour lui épargner la macabre découverte de sa petite vieille préférée. Mes copines et moi, elle nous a toujours appelées ainsi : « ses » petites vieilles, c'était un jeu entre elle et nous. À chaque fois, je simulais détester ce sobriquet et elle insistait. Au fond, elle savait très bien que j'adorais être « sa » petite vieille. Quel sentiment réconfortant de réaliser qu'on a ne serait-ce qu'une once d'importance aux yeux d'une personne. Sara, elle a transformé ma fin de vie en symphonie. Ce petit bout de femme a débarqué ici il y a quelques mois, peu après le début de ce fichu confinement. Son travail de violoniste s'étant arrêté du jour au lendemain, elle est venue à la résidence donner de son temps. Elle ne montrait pas de grandes compétences spécifiques à notre milieu, mais elle avait grand besoin de s'occuper, de se sentir utile et surtout d'empêcher son esprit de la torturer. Ce qu'elle faisait de mieux, c'est écouter. Vous allez me dire que ce n'est pas étonnant, quand on est musicien on développe forcément un peu plus certains sens. Peu importe d'où elle tenait ce don, nous ici, s'il y a bien quelque chose dont on avait besoin, c'était de ça ! Très vite, on s'est liée d'amitié elle et

moi, j'avais besoin d'elle autant qu'elle avait besoin de moi. Un jour, décidée à découvrir la vérité, j'ai réussi à briser sa carapace d'apparence si joviale pour qu'elle se confie à moi. À mon âge, on détecte immédiatement lorsque la vie a laissé ses traces sur un être, on voit lorsque les yeux restent un peu vides et rougis. C'était évident qu'elle portait un lourd bagage de cicatrices et je voulais l'aider à guérir, c'était à mon tour d'écouter. Me doutant que ce serait long, on s'est installée confortablement dans mes deux petits fauteuils, souvenirs d'une autre vie, et sans préambule elle a commencé à me parler :

- Ho Simone ! Je ne veux pas que vous vous apitoyiez, je ne suis plus malheureuse et ce bien que tout ce que je possède se résume maintenant à une vieille valise rouge et mon violon. Le vrai bonheur, croyez-moi Simone, cela ne tient pas au nombre d'objets que l'on possède ou ne possède plus, cela tient simplement à la liberté. La liberté d'être soi, la liberté de se déplacer, la liberté de porter un mini-short, la liberté d'avoir une opinion, la liberté de sourire ou de pleurer, la liberté de dire non, la liberté tout court. Je vous explique, il y a environ un an, j'ai rencontré un homme, j'ai été aveuglée par ses jolis yeux bleus, ensorcelée par ses belles paroles et ses gestes tendres. Il n'a pas eu grand-chose à faire pour que je tombe dans ses filets. D'ordinaire si prudente et réfléchie, je ne me suis plus reconnue, je ressemblais à une pucelle découvrant l'amour pour la première fois, j'étais sous le charme. Mais vous connaissez ce sentiment Simone, j'ai cru comprendre qu'avec votre Marcel ici, cela a été chaud, chaud, chaud !
- Ah si vous saviez ma petite, avec mon Marcel c'était la java bleue tous les jours !
- J'imagine, cela a été court mais intense entre vous ! Un peu comme moi au début, à l'époque où j'étais sereine et confiante. Pourtant j'aurais dû me méfier de ce mec, son prénom montrait un sacré indice : Baptiste avec

« ba » comme dans bâtard ! Au début, notre romance était parfaite. Si parfaite, que j'ai très vite rêvé de vivre à deux. Quand je lui en ai parlé, il était fou de joie et si enjoué à cette idée que je ne me suis toujours pas méfiée, je profitais de l'instant présent. En quelques semaines c'était fait, on devenait les heureux propriétaires d'un duplex assez chic. Il fallait voir ça, nous avions tout. Regardez-moi cet appartement, ces espaces, cette vue imprenable sur Bruxelles, nos sourires en disaient long, c'était notre premier chez nous. Évidemment, mon entourage a tenté de me mettre en garde : « Sara ne précipite pas tout, vous avez le temps, vous vous connaissez à peine ! » Mais pour une fois je n'ai rien écouté, aveuglée par notre amour passionnel. On se sentait les rois du monde, prêt à tout conquérir. Hélas, il n'a pas fallu longtemps pour que le quotidien fasse son effet et que je commence à déchanter. Nos premières disputes ont éclaté, des disputes inversement proportionnelles à leur futilité : un verre mal lavé, une sortie imprévue, une jupe un peu trop courte, un « pas ce soir », un appel manqué, un peu trop de gammes... à peu près tout et n'importe quoi pouvaient le faire disjoncter. Dans ces moments-là, je ne le reconnaissais plus, son regard noir et la violence de ses paroles me glaçaient le sang. J'ai commencé à me poser de sérieuses questions sur sa véritable personnalité, mais il réussissait toujours à me rassurer. Puis, un soir de février, cela a basculé, il est rentré hyper tendu et je me suis pris mon premier coin de porte pour une part de lasagne un peu trop chaude au goût de ses papilles. Sous le choc, je n'ai pas réalisé tout de suite ce qu'il venait de m'infliger. Je reprenais à peine mes esprits, qu'il se confondait déjà en excuses et en « Je te promets que cela ne se reproduira plus ma chérie, je suis désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris, c'est inexcusable, ce n'est pas moi ça ! ». Je ne sais pas si c'était par honte, par peur ou un savant mélange des deux, mais

à l'époque, je n'en ai parlé à personne, me persuadant que cela n'arriverait plus jamais. Aujourd'hui, c'est la première fois que j'en parle à quelqu'un et je réalise à quel point j'étais naïve. À peine une semaine plus tard, il m'a prise par surprise : un genou à terre, des larmes de crocodile plein les yeux, un joli diamant à la main, un baratin bien rôdé et il m'a demandée en mariage. C'était sûrement sa manière à lui de me prouver que ses coups n'étaient qu'un incident de parcours. Comme une conne, je n'ai pas réfléchi et j'ai dit oui. Je vous avoue Simone que le diamant était impressionnant et qu'il avait mis les petits plats dans les grands pour ne me faire penser à rien d'autre que ce moment censé être inoubliable. On était à peine fiancé lorsque cette saloperie de virus a commencé à affoler tout le pays. Sans crier gare, on s'est retrouvé médusé encaissant l'annonce du confinement national. J'avais déjà eu du mal avec l'arrêt immédiat de mon boulot, la tension montait encore d'un cran avec cette nouvelle annonce. Le premier mois de confinement, tout s'est passé presque sans accroc. Puis cela a de nouveau dérapé sérieusement, cette fois avec un coin de porte bien plus saillant et plus brutal. J'ai eu droit aux mêmes excuses et aux mêmes promesses, mais la rengaine sonnait faux. J'ai eu si peur Simone, j'ai cru qu'il allait me tuer ! Le jour d'après, j'avais le visage complètement tuméfié, je ressemblais à une boxeuse un lendemain de défaite. J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai profité d'une de ses brèves absences pour rassembler un maximum de choses essentielles dans ma valise, j'ai pris mon violon, j'ai déposé la bague sur l'îlot central et j'ai gribouillé un mot à la hâte : « Tu as raison, cela n'arrivera plus. Adieu ! » et je me suis enfuie. En y repensant, je me dis que j'aurai dû plutôt lui écrire : « Cela n'arrivera plus, bâtard ! » Ce jour-là, Simone, j'ai tout abandonné, j'ai fui comme une voleuse avec la peur au ventre de me faire attraper. J'étais à la fois terrifiée,

honteuse et libre. Je savais que ce serait la galère, je n'ai dit à personne où j'allais. Toute la situation me dépassait tellement, mais j'avais une certitude : si je voulais vivre, je devais fuir ce type et disparaître. Tant pis pour tout ce que je laissais là-bas, ma vie n'a pas de prix. Les gens n'ont pas idée de ce qu'il se trame derrière des apparences idylliques. Ils ne savent pas ce qu'il advient lorsque les portes se referment et qu'il n'y a plus que l'intimité malsaine et violente. C'est juste après ma fuite, que j'ai atterri ici et que l'on s'est rencontrée. J'avais besoin de changer d'air, de m'occuper, de donner un peu de joie pour oublier tout cela. Et ensuite vous et vos copines, vous êtes devenues mes nouvelles mamies, mes petites vieilles ! Simone, je ne vous l'ai jamais dit, mais d'ailleurs vous portez le même prénom que ma grand-mère.

- Dans ce cas, il serait peut-être temps de se tutoyer, vous ne pensez pas ?

À partir de ce moment-là, Sara et moi sommes devenues de plus en plus complices au fil des jours. Elle m'a apporté en six mois, plus d'amour et de bonheur que ma propre famille tout au long de ma vie. Je savais qu'au début elle serait furieuse contre moi lorsqu'elle découvrirait ma mort et ses circonstances. Vu son tempérament, cela n'a pas loupé, elle m'en voulait terriblement. D'ailleurs, j'ai même cru qu'elle ne lirait pas la lettre que je lui avais laissée. Le jour de la convocation chez le notaire, elle n'en menait pas la large, elle a dû croire que le bâtard tentait de se manifester. D'ici en haut, j'ai vu son soulagement lorsqu'elle a reconnu mon écriture sur l'enveloppe que le notaire lui tendait. Elle a commencé à se détendre et a lu :

*Ma chère Sara,*

*Depuis notre rencontre, nous nous sommes découvertes un peu plus chaque jour, cela a été une bénédiction de se trouver. Je ne peux pas l'expliquer, mais nous*

*avons créé un lien si solide, un lien qui prouve qu'il n'y a pas que les liens du sang qui compte. Tu n'imagines pas combien tu as rendu mes derniers mois bien plus faciles et joyeux. Tu m'as donné tant de choses que je n'espérais plus connaître. Je n'ai jamais eu de petite fille, mais si j'en avais eu une, j'aurais voulu qu'elle te ressemble : une femme forte, humble, sensible, courageuse et si gentille.*

*Je sais que tu n'approuves pas mon geste fatal, mais fais-moi confiance, c'est mieux ainsi. Cela me permet, à mon tour, de te rendre tout ce que tu m'as donné. J'ai une dernière mission pour toi : pose ta valise rouge là où le vent te mène et profite de la vie, tout ce que Marcel et moi possédions t'appartient désormais. J'espère que tu passeras des jours heureux dans cette petite maison au bord de l'eau. Toi qui aimes les jolies vues, tu devrais apprécier.*

*Le jour où tu m'as confié ton histoire, tu m'as bouleversée. J'ai non seulement réalisé la rudesse de tout ce que tu avais enduré : les coups, la peur, les doutes, les angoisses, la terreur et ce corps et ce cœur meurtri que cela t'a laissé. Mais ce qui m'a surtout chamboulée, c'est quand j'ai reconnu ce visage familial, celui de ton bâtard de fiancé.*

*Lorsque mon Marcel est parti au ciel, il ne lui restait plus qu'un petit fils, Baptiste, un homme froid et égoïste qui ne s'est jamais manifesté, excepté au moment où Marcel nous a quittés. Sans explications, le petit fils prodige est alors réapparu miraculeusement, mais mon Marcel tu le sais, il avait la rancœur facile donc il avait tout prévu. Je revois la mine déconfite et les yeux remplis de rage lorsque le bâtard a été informé qu'il n'héritait de rien, que tout allait à la « jeune » épouse Simone.*

*Tu vois ma chère Sara, le karma est toujours là pour remettre un peu d'ordre derrière les portes closes et en ouvrir d'autres.*

*Prends bien soin de toi et ne laisse plus jamais un homme te faire du mal, tu n'appartiens à personne.*

*Je t'aime,*

*Mamie Simone*

*P.S. : Je ne suis pas vieille, je n'ai même pas cent ans !*